

## Un Prince Suédois à Montpellier (\*)

par Charles DELORMEAU

Dans les derniers jours de Brumaire an X (novembre 1801), le préfet de l'Hérault, Nogaret, recevait de Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, une lettre officielle ainsi conçue :

« Je vous préviens, citoyen Préfet, que le duc d'Ostrogothie, oncle du roi de Suède, voyageant sous le nom de comte d'Olaud avec une suite de neuf personnes se rendra à Montpellier. Vous voudrez bien, pendant le séjour qu'il y fera, sinon chercher, du moins saisir les occasions de lui prouver que le Gouvernement français veille à ce qu'il trouve dans notre pays toute la liberté, tous les agréments qu'il y peut désirer & reçoive partout les témoignages de considération dus à l'oncle du roi de Suède. Vous observerez que voyageant sous le nom de comte d'Olaud, il désire que son rang ne soit pas connu, vous réglerez sur cette circonstance les égards que vous aurez pour lui » (1).

Nogaret répondit le 9 Frimaire (30 novembre) qu'il ne négligerait rien « pour rendre agréable et utile le séjour de ce prince à Montpellier » (2).

Frédéric Adolphe, troisième fils du roi de Suède Adolphe Frédéric, naquit à Stockholm le 18 juillet 1750 ; il était le frère de Gustave III, qu'il avait aidé dans la préparation du coup d'Etat d'août 1772 qui établit le pouvoir absolu dans son pays. En récompense de ce service, il fut créé duc d'Ostrothie, province méridionale du royaume. Il participa à la guerre contre la Russie de 1788-1789 et fut nommé maréchal mais s'étant brouillé avec son frère, il abandonna son commandement. Après l'assassinat de Gustave III en 1792, le fils de ce dernier accéda au trône sous le nom de Gustave IV Adolphe et, comme il était mineur, la régence fut confiée jusqu'à sa majorité (1796) à l'aîné de ses oncles, Charles Frédéric, le futur Charles XIII mais, à deux reprises, en 1793 et en 1794, le duc d'Ostrogothie le remplaça pendant ses absences.

Frédéric Adolphe était un grand chasseur, épris de peinture et de musique, arts dans lesquels il montra des talents exceptionnels. Il avait aussi une

---

(\*) Montpellier, Société des Sciences médicales, 1976.

grande faiblesse pour le beau sexe. Sa maîtresse la plus connue était une actrice, Sophie Hagman, considérée comme la meilleure de son temps. Il l'avait installée dans un petit château de style chinois, à Drottningholm, près de Stockholm. Comme il dépensait sans compter, il n'avait pas tardé à être ruiné et le roi fut forcé de lui venir en aide financièrement. Un historien suédois a écrit de lui : « Entre les enfants d'Adolphe Frédéric le duc Frédéric Adolphe a eu l'apparence la plus belle et le cœur le plus généreux mais il a eu aussi le caractère le plus faible et son esprit était un peu court ».

A partir de 1790, la santé du duc commença à décliner et l'on ne manqua pas alors de dire que c'était sous l'effet de ses débauches. Le mal ayant empiré au cours des années suivantes, il quitta la Suède pour aller se soigner d'une nécrose. Il gagna d'abord Hambourg pour consulter un médecin très connu mais comme il était absent il le poussa jusqu'à Leipzig où se trouvait un autre praticien fameux. Quelques mois plus tard, il était à Carsbad, d'où il repartit fin 1801 pour Montpellier, où il arriva en décembre. Il était accompagné de son chambellan, le baron Jacob Bennet, que le roi son neveu avait chargé en 1799 de l'administration de ses finances et d'un chevalier de service, le lieutenant-colonel Lars d'Hierta, sans compter les serviteurs.

Le duc et sa suite s'installèrent chez un notable protestant, Pierre Vialars, membre du consistoire de l'Eglise réformée, et qui habitait dans la Grand-Rue l'immeuble qui porte aujourd'hui le n° 10.

Nous ignorons les noms des médecins montpelliérains qui soignèrent le noble malade ; peut-être avait-il aussi son archiatre personnel. Nous connaissons seulement celui de son dentiste, un certain Jean-Pierre Leprince, dit Sauvage, auquel il fit délivrer le 29 Vendémiaire an XI (22 octobre 1802) une attestation comme quoi il avait répondu pleinement à sa confiance (3).

La santé du duc s'améliora à Montpellier, où il était reçu dans la bonne société protestante et, à l'automne de 1803, il décida de continuer son voyage et d'aller en Italie. Ce mieux n'était cependant qu'une rémission de son mal car ayant eu une rechute, il s'éteignit le 20 Frimaire an XII (12 décembre 1803) vers les sept heures du soir (4). Son corps, après avoir été embaumé, fut placé dans un double cercueil de bois et de plomb. Ses deux gentilshommes avertirent aussitôt la Cour suédoise et lui demandèrent des instructions en vue des obsèques. Il fut décidé de transporter la dépouille princière par mer mais comme l'hiver était peu propice pour un tel voyage, ordre fut donné aux barons Bennet et d'Hierta de déposer la bière « en un lieu convenable » en attendant que les conditions atmosphériques fussent favorables.

Dès réception de ces ordres, les deux Suédois en informèrent un membre du consistoire (sans doute M. Vialars) et lui dirent « qu'ils pensaient que le lieu le plus convenable pour ce dépôt serait l'église réformée » de Montpellier, ajoutant « qu'ils verraient avec satisfaction et reconnaissance que ce Consistoire secondât leurs vues en plaçant honorablement ce dépôt dans son temple jusqu'à ce qu'il plut au roi de Suède de l'en retirer » (5). La Vénérable Compagnie, se déclara très honorée par cette demande et désigna une commission chargée de se mettre d'accord avec les Suédois sur les dispositions à prendre.

Les deux gentilshommes firent savoir qu'ils ne voulaient pas donner à la translation de S.A.R. Frédéric Adolphe la pompe qu'exigerait le rang de prince, et qu'ils se borneraient à inviter eux-mêmes les corps constitués et les personnes de leur connaissance, priant le Consistoire de se borner à inciter les protestants de se trouver à la suite du cortège, sur quoi il a été délibéré de les inviter par billets imprimés » (6). Ce fut M. de la Gardette, l'architecte parisien qui avait été envoyé à Montpellier par Chaptal pour construire le *Theatrum anatomicum* de l'École de santé et l'orangerie du Jardin des Plantes qui fut chargé de la décoration du temple, lequel était alors l'ancienne chapelle des Cordeliers de l'Observance (jusqu'à ces dernières années cinéma Odéon), qui avait été acheté peu avant par les protestants pour en faire leur lieu de culte. La nef fut ceinte d'une litre funèbre qui se projetait sur la chaire et la chapelle où devait être déposé le cercueil, située en face cette chaire, était tendue de noir.

Le transfert eut lieu le vendredi 22 Nivose (13 janvier 1804). Les membres du Consistoire ayant à leur tête le pasteur Michel, leur président, se rendirent à la maison Vialars où se trouvaient déjà « en grand nombre des citoyens de tous les états et de tous culte, empressés de rendre les derniers devoirs à son Altesse Royale ». A midi, le cercueil, recouvert d'un drap de velours violet bordé de galons et franges d'or, fut placé « sur un char funèbre attelé de six chevaux et qui était entouré par les gens de S.A.R. ; les membres du Consistoire ayant toujours à leur tête Michel, pasteur, ont ouvert la marche, le char suivant immédiatement. A la suite étaient placés M. Nogaret, préfet de département ; M. Fregeville, commandant en chef la neuvième région militaire (7), conduisant MM. les barons de Bennet et d'Hierta, et suivis par un très grand nombre de citoyens protestants et catholiques, et la plupart des fonctionnaires publics. Dès que le char a été parvenu à la porte du temple, les membres du Consistoire qui le précédaient, réunis aux commissaires restés dans le temple, ont formé une double haie pour recevoir le corps de S.A.R. » qui fut placé dans la chapelle en face de la chaire, puis le cortège se reforma pour sortir du temple. Aussitôt après le Consistoire délibéra « que les commissaires se retireraient sur le champ devers le général Fregreville pour lui demander une garde de quatre hommes et un caporal pour veiller à la sûreté du dépôt ; qu'il serait à cet effet établi un lit de camp dans l'appartement du concierge, qu'il leur serait fourni le charbon et chandelles nécessaires, que la litre restera tendue et la chaire drapée tant que le corps sera dans le temple, et qu'il restera fermé pour le public, sauf les jours du culte » (8). Naturellement le général accorda la garde demandée, à laquelle on adjoignit « deux hommes de confiance », pour lesquels on installa de quoi coucher dans la chambre du Consistoire.

Le dimanche suivant, 24 Nivose (15 janvier), le pasteur Michel prononça un sermon sur « la mort des justes » et en profita pour faire l'oraison funèbre du duc ; sans atteindre les hauteurs d'un Bossuet ou d'un Saurin, il n'en sut pas moins trouver des accents pathétiques pour attribuer à son héros toutes les vertus chrétiennes, ce qui, paraît-il, « produisit la plus forte émotion sur l'auditoire ».

Le surlendemain la Vénérable Compagnie décida d'envoyer un article au *Moniteur* (9) et « de faire imprimer aux frais du Consistoire et de répandre dans le public l'oraison funèbre du prince » (10).

L'auguste dépouille resta donc sous bonne garde pendant plusieurs mois car ce ne fut que le 30 Prairial (20 juin) que le pasteur Michel reçut la visite du baron d'Hierta qui le prévint que les restes du duc seraient retirés le mardi 7 Messidor (26 juin) pour être transportés en Suède et lui remit en cadeau une boîte en or pour lui (sans doute n'était-elle pas vide ?) et deux mille quatre cent livres pour mettre à la disposition du Consistoire (11). Déjà, le 2 Nivose précédent (2 janvier), le baron Bennet avait fait un don de six cents livres pour les pauvres protestants (12).

Le jour prévu, à dix heures du matin, le Consistoire, le Préfet avec son Conseil de préfecture, le général Frégeville avec son Etat-major, le Maire avec ses adjoints et son Conseil municipal, les commissaires de police dans leurs costumes, accompagnés de plusieurs autres citoyens recommandables » se réunirent au temple. Le cercueil fut remis au baron d'Hierta par le pasteur Michel qui prononça un discours de circonstance ; le gentilhomme suédois lui adressa ses remerciements, ainsi qu'au Consistoire, à qui il remit une décharge en bonne et due forme. La bière fut alors placée « sur un char peint et couvert en noir et ayant à sa suite le Consistoire et toutes les personnes qui formaient l'assemblée avec leurs voitures et escorté par la gendarmerie s'est mis en marche pour Béziers où il doit être embarqué » ; il passa par la Grand-Rue « où se trouvait un grand concours de spectateurs et a été accompagné jusqu'à la vue du pont de Rieucoulon où mettant pied à terre chacun a pris congé de M. le baron d'Hierta et s'est retiré de là ; depuis le moment de la sortie du cortège les canons de la citadelle n'ont cessé de tirer jusqu'à ce qu'il ait été hors du faubourg ».

Le jour même, le Consistoire, pour commémorer la mémoire de la « marque honorable de confiance » dont il avait été l'objet, délibérait « unanimement de placer dans la chapelle où était ce dépôt une inscription qui en conservât le souvenir après néanmoins avoir obtenu l'agrément de S.M. le roi de Suède à qui il sera écrit à cet effet » (13). Quelques jours plus tard, un des membres ayant proposé le texte de cette inscription, il fut décidé de le déposer aux archives « pour y avoir recours au besoin ». Ce fut sans doute un enterrement de première classe car il n'en fut plus question par la suite.

Arrivé à Béziers, le cercueil du duc fut placé sur un bateau qui emprunta le canal du Midi jusqu'à Toulouse puis la Garonne jusqu'à Bordeaux, où l'attendait le brick suédois « Delphin » qui appareilla le 17 juillet ; le 13 août il était à Elseneur et le 18 traversait le Sund pour arriver dans les premiers jours de septembre à Vaxholm, forteresse située près de Stockholm d'où, le 4, le cercueil fut transbordé sur une chaloupe qui le conduisit dans la capitale. Là, il fut placé sur un lit de parade dans un des appartements du château et y restera exposé plusieurs jours. Le 10, les obsèques officielles eurent lieu en grande pompe dans l'église de l'Île des Chevaliers, le Saint-

Denis suédois, en présence de toute la Cour ; après l'oraison funèbre du défunt, prononcée par l'évêque Flodin, le cercueil fut descendu dans un des caveaux de la chapelle gustavienne, où il est encore, près de ceux de Gustave Adolphe le Grand et d'autres rois, reines et princes de sa dynastie.

Le Consistoire de Montpellier avait envoyé en Suède l'oraison funèbre prononcée par le pasteur Michel, ce qui faillit avoir des conséquences diplomatiques.

L'alliance du roi Gustave IV avec l'Angleterre n'avait pas eu l'heur de plaire à Napoléon et les relations entre nos deux pays étaient plutôt froides. Notre ministre à Stockholm avait été rappelé en mars 1803 et nos intérêts n'étaient plus représentés que par un chargé d'affaires, Bernardin Caillard. Au début de 1804, le Gouvernement français désirant un rapprochement, Talleyrand envoya le 12 janvier à Caillard une dépêche le priant d'intervenir auprès du ministre des Affaires étrangères suédois, Ehrenheim, pour lui rappeler « les vieilles relations qui avaient existé entre nos deux pays et lui dire que la France désirait une entente et des relations comme autrefois ». Caillard reçut la dépêche au commencement de février et répondit qu'il voulait remplir sa mission avec joie mais que la difficulté était de trouver l'occasion la plus favorable. Celle-ci ne s'était pas encore présentée lorsqu'au début de mars il eut la fameuse oraison funèbre. Pensant que c'était l'occasion attendue, il envoya aussitôt la brochure à Ehrenheim qui, jusque-là, n'avait pas voulu le recevoir et, dans la lettre qui l'accompagnait, il lui disait que cette oraison « était le témoignage des sentiments d'amitié qu'ont les Français en général et le Gouvernement français en particulier pour leur plus vieil ami nordique ».

Le soir même, Caillard rencontra le ministre dans une réception et espéra obtenir de lui une audience mais le Suédois lui dit seulement merci et ajouta qu'il avait remis l'oraison à un journaliste qui pourrait peut-être l'utiliser. « Après ces mots, rapporta Caillard, il m'a laissé et je ne l'ai pas revu ». Ehrenheim ne parla même pas de l'affaire au roi ; la tentative du pauvre diplomate français n'avait donc pas réussi.

Quelques jours plus tard, le 15 mars, le duc d'Enghein était arrêté et Gustave IV en fut tellement irrité qu'il rompit complètement avec Napoléon.

Quant à Caillard, il quitta Stockholm dans le courant du mois d'août suivant pour Berlin, où il avait été nommé secrétaire de légation par le Gouvernement français.

Malgré cela, le 8 janvier 1805, le Consistoire de Montpellier recevait du baron Bennet une lettre le remerciant de l'envoi qui lui avait été fait de diverses pièces concernant S.A.R. le duc d'Ostrogothie.

Heureusement que depuis que Bernadote est monté sur le trône des Vasa, le climat des relations entre nos deux pays s'est réchauffé...

NOTES INFRAPAGINALES

(\*) Résumé d'une communication présentée à la séance du 13 janvier 1973 de la Société Montpellieraine d'Histoire de la Médecine.

- (1) Arch. dép. Hérault, 39 M 8.
- (2) Id., ibid.
- (3) Id., 100 M 15.
- (4) Arch. mun. Montpellier, Reg. décès an XII, f<sup>o</sup> 79 v<sup>o</sup>.
- (5) Arch. de l'Eglise réformée de Montpellier (Temple de la rue Maguelone), Reg. délibérations du Consistoire, An XII-1808, 16 Nivose an XII, f<sup>o</sup> 5.
- (6) Id., ibid., 19 Nivose, f<sup>o</sup> 7.
- (7) Marquis Charles Louis Gau de Frégeville, ancien capitaine de dragons au régiment de Condé-Cavalerie, lieutenant-colonel aux hussards de Chamborant puis commandant de la Garde nationale de l'Hérault en 1790. Il eut avec la baronne de Krüdner, la future égérie du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, une aventure galante restée célèbre.
- (8) Reg. délib. Consistoire, 30 Prairial, f<sup>os</sup> 7-8.
- (9) Il parut dans le n<sup>o</sup> 132 du 12 Pluviose (2 février), p. 427.
- (10) *Oraison funèbre de Son Altesse Royale Frédéric-Adolphe, duc d'Ostrogothie*. Montpellier, Tournel père et fils, s. d., in-8<sup>o</sup>.
- (11) Reg. délib. Consistoire, 30 Prairial, f<sup>os</sup> 27-28.
- (12) Arch. Egl. réf. Montpellier, Livre des Recettes et Dépenses 1793-1811, à la date.
- (13) Reg. délib. Consistoire, 9 Messidor, f<sup>os</sup> 28-29.